



HAL
open science

Cultures gays et identités queers, ou la pensée d'un style

Éric Bordas

► **To cite this version:**

Éric Bordas. Cultures gays et identités queers, ou la pensée d'un style. Critique: revue générale des publications françaises et étrangères, 2004, 683, pp.280-295. 10.3917/criti.683.0280 . halshs-04347480

HAL Id: halshs-04347480

<https://shs.hal.science/halshs-04347480>

Submitted on 20 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Éric BORDAS, Université Sorbonne Nouvelle (Paris 3) - 2004

**CULTURES GAYS & IDENTITÉS QUEERS,
OU LA PENSÉE D'UN STYLE**

. François CUSSET : *Queer critics. La littérature française déshabillée par ses homo-lecteurs*, Paris, PUF, « Perspectives critiques », 2002, 200 pp.

. Didier ERIBON (éd.) : *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse, 2003, 548 pp.

. Robert HARVEY & Pascal LE BRUN-CORDIER (éd.) : *Rue Descartes*, n° 40 [*Queer : repenser les identités*], Paris, 2003, 128 pp.

Sincère curiosité ou/et opportunisme commercial ? Le monde de la grande édition parisienne s'ouvre à des analyses homosexuelles ambitieuses. Des analyses intellectuelles, qui sont aussi des propositions politiques, fortement déterminées par les discours du « post- » : postmoderne, poststructuralisme, postféminisme, postsocialisme, etc.

Jusqu'à présent, les livres « sur l'homosexualité » se limitaient tristement, en France, aux études historiques érudites très spécialisées (Dover, 1982), aux promenades littéraires guidées par un monsieur délicatement humaniste (Fernandez, 1989), ou encore aux témoignages et enquêtes¹. Le discours est sans surprise, série de ressassements douloureux et misérabilistes, malgré les évolutions sociales récentes : la question de l'identité va de soi, dans son malaise indépassable, elle est posée et constatée, il ne reste plus qu'à expliquer comment vivre avec. Pourtant ces documents, qui ressemblent presque toujours à des articles de magazines ou à des émissions de radio, ont un rôle de visibilité essentiel qu'il ne faut pas mépriser : ils travaillent, comme certains téléfilms, de façon courageuse, à une présence quantitative des identités autres dans le paysage français, affrontant un public souvent hostile.

¹. Exemple : Ménard (2002).

Mais, sur le plan intellectuel et sociologique, les choses sont en train de changer de façon considérable.

L'effet Pacs

Cette évolution a une histoire : 31 janvier 1999, manifestation anti-pacs à Paris (« Les pédés, au bûcher ! »), 13 octobre de la même année, adoption du pacs par l'Assemblée nationale. Autour de ces deux dates, le déchaînement des réactions homophobes, actives ou passives, a éloquentement démasqué l'hypocrisie de la prétendue tolérance affichée par les médias, par les « penseurs » publics et, surtout, par les partis politiques traditionnels. On assista alors, en cette fin des années 1990, au réveil du militantisme gay, tout à fait flamboyant et fondateur dans les années 1970, mais qui s'était considérablement modifié sous la Gauche des années Mitterrand, et surtout avec l'épidémie du sida, faisant taire les revendications politiques, jugées secondaires devant les urgences de la maladie, et la nécessité de s'unir aux classes dirigeantes pour se consacrer, avant tout, à la prévention, et se contentant d'une « visibilité » de la « socialisation » homosexuelle².

Fortement inspirée par les travaux d'études universitaires américains, et exaspérée par l'arrogante ignorance de « l'exception française » culturelle, une nouvelle génération de chercheurs tente maintenant de problématiser l'identité gay, lesbienne et autres, dans une perspective résolument critique et agissante³, et ce afin d'échapper, à leur tour, à la « tyrannie conceptuelle de l'homosexualité » (Halperin, 2002, p. 25), jadis dénoncée par Foucault. Ce n'est pas un hasard si le philosophe et historien Didier Eribon, figure exemplaire de cette approche, ouvre ses *Réflexions sur la question gay* (1999) par une analyse de la pragmatique linguistique de l'insulte. Surprise : les grands éditeurs parisiens suivent, comprenant qu'il y a là un marché en devenir, et donnent une diffusion inespérée à ces travaux. Depuis, Didier Eribon publie régulièrement chez Fayard, suscite des ouvrages, et vient même de donner sa traduction du livre de George Chauncey, *Gay New York* (2003), véritable somme d'histoire culturelle et d'histoire des représentations, dont on souhaiterait qu'elle ne soit pas lue que par les homosexuels. Parallèlement, Louis-Georges Tin, après avoir dirigé un séminaire à l'École Normale Supérieure, parvient à convaincre les très académiques Presses Universitaires de France, éditeur de la Sorbonne, de publier, entre un *Dictionnaire du Littéraire* et un *Dictionnaire des Lumières*, un étonnant *Dictionnaire de l'homophobie* (2003), proprement impensable il y a seulement cinq ans, remarquable étude, à la fois triste et jubilatoire, des

². Voir Martel (2000), Busscher (2002).

³. Voir Fassin (2002).

préjugés, des obscurantismes, des phénomènes d’oppression les plus divers. Abondance de biens : Larousse, éditeur de vulgarisation scientifique de référence par excellence, et antonomase même de l’objet « dictionnaire », propose, au même moment, sous la direction de Didier Eribon, un *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes* de 600 entrées sur 548 pages en double colonne, avec illustrations, et surtout index des noms et bibliographie exigeante pour chacun des articles.

Les PUF, Larousse ; des auteurs universitaires reconnus et respectés : il est clair que la théorisation gay vient enfin de sortir de son placard français. En 1994, le *Dictionnaire Gay* de Lionel Povert, édité chez Jacques Grancher, se contentait de réunir, en 300 pages, des notices biographiques autour des grandes références de la sensibilité homosexuelle, ainsi que des présentations explicatives d’œuvres ou d’associations. Il essayait aussi, plus difficilement, de proposer quelques synthèses thématiques : « Télévision & médias », « Gay & synonymes » (*sic*), et, bien sûr, « Sida » — mais aussi « Signe de piste », titre d’une célèbre collection de livres pour jeunes garçons, qui fit les bonheurs ambigus des scouts, oubliée dans le dictionnaire Larousse. Il serait facile de se moquer, aujourd’hui, de cet ouvrage peu imaginaire, qui reconduit les repères attendus et surtout sans réelle interrogation politique ou poétique globale⁴ : dix ans le séparent du travail d’Eribon, dix années durant lesquelles la pensée de l’homosexualité s’est mûrie — et pour certains, s’est perdue — dans les recherches scientifiques.

Culture gay ?

Les questions que pose la simple existence d’un *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, sans même parler de son contenu, sont considérables. Pour tous. À commencer par la première d’entre elles : y a-t-il une culture gay, une culture lesbienne ? Didier Eribon répond très simplement dans son « avant-propos » : ce dictionnaire entend « restituer l’histoire et le présent des espaces sociaux, culturels, intellectuels, politiques, sexuels, etc. à l’intérieur desquels s’est déroulée la vie des gays et des lesbiennes de la fin du XIXe siècle à nos jours » (p. 11). La chronologie est donc prudemment limitée, XIXe-XXe siècles, dans les limites du raisonnable, mais surtout de la cohérence épistémologique : il est bien évident que la question homosexuelle ne peut pas se poser de la même façon pour l’Antiquité et pour le contemporain. Mais surtout il est clair que le mot « culture » va fonctionner comme un

⁴. Il tranchait pourtant, par son sérieux et sa relative documentation historique, sur la production journalistique de D. Lelait par exemple (1998), autre exemple bien représentatif de ce que furent longtemps les ouvrages « culturels » sur l’homosexualité.

hyperonyme syncrétique pour rassembler tous les *discours* « tenus par » ou « tenus sur », et tous les *usages*, toutes les *pratiques* plus ou moins prises en charge par ces discours, « pratique de », « pratique pour » et « pratique contre ». D'où le pluriel de ces cultures, bien sûr⁵. « Des cultures » pour « des homosexualités », deux ensembles multiples et instables, définis par des pratiques énonciatives, par la démultiplication de leurs scénographies constitutives, verbales ou non verbales, mais résolument sémiotisables.

Il est d'usage d'opposer la culture livresque, la culture des musées et des enseignements, la culture respectable et respectée, à la « subculture » que seraient la mode, les habitudes alimentaires, les pratiques sexuelles, le vécu du quotidien dans son entier, incluant toutes formes de sociabilité partagées par un groupe dans un contexte précis, comme fondateur d'expérience et formateur de personnalité⁶ — voir la notice « Subculture », rédigée par A. Lerch, p. 450. La hiérarchie n'est pas innocente, bien sûr : elle est reconduction d'un rapport de classes, et d'un accès verticalisant au dépassement progressiste, qui fonctionne comme un programme politique individuel, autant que comme une téléologie générale, à admettre ou à subvertir. Le grand mérite du dictionnaire de Didier Eribon est de parvenir à un équilibre entre ces deux composantes du référent « culturel », sans vouloir faire de celui-ci une référence catégorique absolue. C'est une sagesse que n'ont pas, par exemple, Anne & Marine Rambach (2003) dont l'ouvrage cursif sur le même objet, résolument rédigé sans aucun plan, accumulant répétitions lassantes et raccourcis approximatifs, est, en fait, quasi exclusivement centré sur les débats autour du pacs et de l'adoption : il faut attendre la page 257 (sur 416) pour avoir quelques avis développés sur des films populaires, des romans policiers ou des chansons — choix tranquillement revendiqué sur le mode populiste du bon sens indigné : « Comme si on ne lisait que Chateaubriand, comme si on ne regardait qu'Orson Welles » (p. 320) ! Malheur à ceux qui ont le mauvais goût de ne connaître ni Mylène Farmer, ni Jimmy Sommerville ! Ils sont, sinon incultes, du moins hors-(sub)culture gay.

Théories et exemples

Plus intelligemment — mais l'ambition est tout autre, et les moyens mis en œuvre —, le *Dictionnaire* de Didier Eribon réunit culture intellectuelle et subculture populaire pour dessiner le spectrogramme d'une sensibilité gay. Celle-ci se construit autant par un certain rapport à l'amitié (voir article « Amitié »), à l'« homoérotisme » — on eût aimé

⁵. L'ouvrage dirigé par P. Mauriès (1998) insistait déjà sur cette pluralité, mais en refusant toute approche scientifique et systématique des objets, au profit d'un regard intuitif sur la création ; voir également Cairns (2002).

⁶. Voir la synthèse existentielle de J. McCourt (2003).

« homosocialité » aussi —, aux « folles », au « suicide », qu'à la « communauté », au « ghetto », aux « bars », ou, pour certains, aux « études gays et lesbiennes », aux « associations », à tout ce qui relève de la « communauté », présente ou absente, sans oublier les lectures des attendus « Gide », « Proust », « Genet », ou des plus discrets, « Pierre Herbart », « François Augiéras », ou « Wilfred Owen ». Les articles historiques, sociologiques et théoriques sont tous excellents : rédigés sans aucun jargon, ils sont des présentations très claires d'idées souvent caricaturées par les médias, ou par leurs adversaires qui les combattent sans les connaître. Par exemple, la mise au point sur l'opposition historique « Constructionnisme/essentialisme », renvoyant au débat Foucault/Boswell, est parfaite. La lecture de l'article « Communisme » laissera plus d'un lecteur bien songeur, ou encore celle d'« États-Unis ». Les questions que soulève l'article « Anthropologie » sont passionnantes sur le plan civil, et la mise au point objectivement très critique de la « Psychanalyse » ne saurait être réduite à un goût de la polémique. Entre autres réussites. En revanche, l'oubli de « Féminité » — alors qu'on a « Masculinité » — est un grave contresens qui rend caduques beaucoup d'autres notices, comme toutes celles consacrées aux fameuses « icônes gays » de la subculture populaire des boîtes de nuit, inexplicables sans un commentaire de fond sur cette dimension de base de l'identification gay, pour ne même pas parler des lesbiennes.

De la subculture à la culture, les choses se gâtent un peu : est-ce un hasard ? La notice « Littérature » se contente d'énumérer un très mauvais et très sélectif catalogue, sorte de tableau d'honneur, tout comme la notice « Cinéma » : les auteurs n'y tentent aucune synthèse, pointent quelques titres attendus, et entretiennent la confusion simpliste entre énonciation et représentation. La question de la nature originale d'une écriture homosexuelle, à commencer par la simple interrogation de son existence et de sa perception, brille par son absence. L'objet est-il trop large ? Dans le *Dictionnaire de l'homophobie* de Louis-Georges Tin, les notices sur la littérature, mais aussi sur la musique, plus inattendue, ou la chanson, sont, au contraire, de belles réussites parce qu'elles se centrent sur les phénomènes de censure, de blocage, de réticence, sur tout ce contre quoi les créateurs homosexuels ont dû se battre pour pouvoir se faire entendre. Le discours analysé est d'abord un contre-discours ou un anti-discours, ce qui restreint salutairement le champ d'appréhension. Les notices du *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, qui se veulent, et se doivent, exhaustives et synthétiques, n'ont pas la chance de voir leur objet défini par un regard posé sur lui en une perspective critique mutilante, qui affirme son existant : elles doivent affronter la plénitude d'une référence qui, sans cadre idéologique ou moral, s'échappe et risque fort de perdre toute unité poétique.

Parfois, plus simplement, la déception tient au fait que les auteurs des notices d'objets non spécifiquement gays n'expliquent pas, ou expliquent mal, la particularité de la relation des homosexuels à cette référence. Pour la notice « Opéra », l'auteur (P. Olivier) se contente de dire que les homosexuels vont à l'opéra pour se rencontrer pendant l'entracte, par goût de la promotion sociale et, vaguement, par identification féminine... La cruauté et l'ambiguïté du spectacle le plus artificiel et le plus conventionnel qui soit vont cependant bien au-delà du rite mondain, en une interaction morbide du vocal et du visuel, qui déforme presque pathologiquement la transitivity de la signifiante et assume une hystérisation de la représentation⁷.

Le résultat de ces simplifications, et c'était inévitable, est l'impression parfois agaçante d'un défilé de stéréotypes racoleurs. En outre, le choix des personnalités jugées représentatives de la culture gay et lesbienne renvoie bien souvent à la dichotomie : sa vie/son œuvre. Pour rester dans le monde de la musique, est-on bien sûr que John Cage soit vraiment à sa place dans ce qui devient ainsi une anthologie ? Quel est le rôle de son homosexualité, très peu connue, dans sa création ? Il existe certainement, mais qui, parmi les musiciens, s'est intéressé à Cage pour cela ? Son travail sur le rythme est-il celui d'un homosexuel ? Parce que l'on est homosexuel, *i. e.* parce que l'on vit avec Merce Cunningham, écrit-on des œuvres homosexuelles ? Pourquoi Menotti, et pas son amant Barber ? Pourquoi Leonard Bernstein ? Sa direction d'orchestre était-elle celle d'un gay ? Pourquoi pas Ned Rorem, et ses mélodies langoureuses ? etc. La musique, discours non sémantisable, se laisse très mal ramener à l'univocité d'une identité extérieure quelconque, et le *Dictionnaire* de Didier Eribon peine alors à convaincre de la pertinence de l'axe retenu, au-delà des anecdotes biographiques qui ne regardent personne.

Et la langue gay ?

De façon plus utile, l'ouvrage permet de faire le point de façon aussi claire que possible sur les dénominations linguistiques d'usage, rigoureusement codées malgré la labilité des signifiés : « homosexuel » vs « gay » vs « lesbienne » vs « queer » vs « camp » vs « butch », etc. — « straight » n'a pas droit à une entrée, curieusement⁸. Tel est, précisément, l'apport le plus précieux de ce *Dictionnaire*, que de construire une idée de terminologie gay. Non pas tant au seul niveau lexical qu'au niveau conceptuel : l'analyse des repères

⁷. La légitime méfiance des gays à l'égard de la psychanalyse ne doit pas faire négliger cet outil pour explorer tout ce qui, en nous, résiste à l'entendement de la perception ; pour une approche psychanalytique de l'amour des homosexuels pour l'opéra, voir Clément (1979), Koestenbaum (1993), Castarède (2002, pp. 57-58).

⁸. Pour un historique américain de ces dénominations, voir Chauncey (2003, pp. 27-37).

homosexuels dans les discours occidentaux du XXe siècle — on peut admettre qu’au XIXe siècle ces discours n’existent pas, puisque le désignatif n’est proposé qu’en 1869 —, permet de retracer l’émergence très progressive d’une référence en construction, de strate en strate de discours. L’homosexualité, comme toutes les autres dynamiques identitaires, mais plus que les autres, n’existe que par des pratiques énonciatives, corporelles, bien sûr, mais aussi discursives, dépourvues de sens mais aussitôt investies de signification par un regard social, plus ou moins intériorisé.

C’est pourquoi, si l’ouvrage est riche en perspectives sémiologiques, on reste sur sa faim du côté de la sémiotique langagière, et plus encore du côté de la linguistique. Didier Eribon ne propose aucune notice sur les questions de langue, de parole — les étiquettes mentionnées ne sont pas étudiées dans leur nature verbale. Il y aurait pourtant beaucoup à dire sur ce besoin des xénismes anglo-saxons pour mobiliser des réalités impensables (et inexistantes ?) sans eux⁹. L’intraductibilité assumée des étiquettes n’est pas qu’une question de mode, moins encore de paresse : il s’agit de passer par le détour d’une langue *autre*, d’une langue lointaine et familière à la fois, que tout le monde croit connaître, mais que peu entendent vraiment dans ses exemplifications symboliques, pour pouvoir se penser soi-même, soi-même comme un autre, dans son étrangeté et son altérité fondatrices, dans un phénomène de polyphonie, qui est aussi une polyglossie.

Le monde de la nuit gay a son vocabulaire à lui, très particulier, très inventif, très international, mais aussi sa syntaxe, sa prononciation, ou ses modalités d’énonciation, ressentis comme agressifs par ceux qui n’en sont pas, et proches du travesti : fréquente manie d’inverser les genres grammaticaux en jouant sur les déictiques et les embrayeurs (parler au féminin quand on est un garçon), nasalisation des voyelles exagérée, goût des déterminants indéfinis, hyperbole des caractérisants adjectivaux, et modalisation adverbiale systématique. Deux articles (trop timides et sans méthode) de Gilles Siouffi (1998, 2000) ont posé quelques bases d’étude, mais il faudrait travailler sur des corpus constitués : analyse de la presse gay, des tracts et des opuscules gratuits qui sont distribués dans les bars, dialogues cinématographiques et enregistrements de conversations.

Ceci pour la langue, appréhendée par la grammaire commune ; mais qu’en est-il de la rhétorique, et, surtout du *style*¹⁰ ? Que sont les métaphores gays, par exemple ? Ou les

⁹. Et les problèmes d’homogénéisation orthographique que cela implique : cultures gay ? cultures gays ? cultures gaies ? Italiques, pas d’italiques ? etc. Voir la mise au point de L.-G. Tin (2003, p. X, n. 6), qui a pourtant tort de conclure que les choix retenus sont « sans grande conséquence... » : la morphologie de l’écrit est la pointe la plus résistante des tentations universalisantes.

¹⁰. Cf. *infra*.

métonymies ? Là encore, le *Dictionnaire* de Didier Eribon doit être complété par celui de Louis-Georges Tin. En effet, toujours du fait de la balise de son objet, celui-ci a pensé à proposer une notice « Humour » (rédigée par G. Siouffi, précisément), repère rhétorique non unique, mais évident : humour pour et humour contre. L'oubli choque dans le livre d'Eribon : s'il est bien un élément constitutif de la sensibilité gay, de sa culture, c'est assurément sa pratique de la dérision et de l'autodérision. Les comiques populaires gays de la télévision se repèrent immédiatement par un ton, une qualité, un style, mélange de méchanceté et de tristesse, qui plaît au très grand nombre. Et Proust est d'abord et surtout un grand auteur comique, on l'oublie trop souvent, dont la pratique de l'ironie est très fortement d'inspiration gay. L'importance de ces repères ne peut être occultée dans la façon de se reconnaître, par refus ou acceptation de soi.

Contre les clichés gays, le queer

On comprend que la somme d'un *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, quelle que soit l'excellence évidente de sa réalisation, se heurte à l'idée d'ensemble, d'exhaustivité et de terme qui la motive. Les absences, inévitables, prennent valeur d'aveu, et les présences tendent à être reçues comme d'agaçants clichés. Semblable démarche serait-elle caractéristique de la normativité gay¹¹ ? C'est ce que prétendent les queers.

Souvent évoquée à propos des recherches sur l'homosexualité, la « *Queer Theory* », si importante aux États-Unis, bénéficie enfin d'une excellente présentation en langue française¹². Robert Harvey & Pascal Le Brun-Cordier viennent de réaliser une synthèse, confiée aux grandes figures américaines de cette pensée (E. K. Sedgwick, L. Schehr), autant qu'à ses adeptes français (M.-H. Bourcier) et qu'à ses détracteurs déclarés (D. Charest, C. Paglia). La lecture des 117 pages du numéro 40 de *Rue Descartes* est troublante, fascinante, jubilatoire et exaspérante, bref, résolument queer.

Il faut, bien sûr, partir de « l'étrange mot d'... *queer* », et lire le texte de Robert Harvey, qui retrace l'histoire lexicologique de cette ancienne injure (équivalent de « pédé »), dont la racine indo-européenne, *twerkw*, signifie « à travers ». Il faut ensuite savoir que « le mot décrivait préalablement un militantisme social qui a brusquement surgi voici une vingtaine d'années pour dénoncer et combattre l'indifférence génocide des instances politiques étatsuniennes, parmi d'autres, face à l'épidémie du sida » (Harvey, p. 30), incarné

¹¹. Une normativité bien dans l'esprit et la manière de D. Eribon, dont J.-Cl. Bonnet (2000, pp. 585-589) a fustigé le dogmatisme.

¹². Voir également Bourcier (2000), Tamagne (2001, pp. 236-253).

par la coalition d'activistes *Queer Nation*. Comme au même moment se développaient de façon considérable sur les campus américains les *Gender Studies*, et leur remise en question des identités assignées par construction sociale¹³, un mouvement intellectuel et politique naquit, non séparatiste et non assimilationniste, baptisé, peut-être hâtivement, « *Queer Theory* » — « Personne ne savait ce qu'était la théorie en question. Pour la simple raison que cette théorie n'existait pas », D. Halperin, cité in Eribon, 2003, p. 396).

L'entretien d'une des grandes références de la pensée queer, Eve Kosofsky Sedgwick avec Robert Harvey, résume ensuite l'essentiel des enjeux de ce courant de pensée contestataire, qui commence par réfuter les identités dites « gays et lesbiennes », pour ne même pas parler des « homosexualités », en raison de leur pauvreté réductrice et récupératrice. Le queer est, résolument, un programme, voire une philosophie : « Le *queer* n'est pas un futur utopique mais plutôt un mode différent de... le *queer* suggère des modes alternatifs d'organisation politique et d'organisation de soi » (p. 59). Le queer est école de responsabilité, dans la prise de risque d'une invention, ou d'une réinvention, permanente de soi, de soi-même comme un autre, et des autres. Les étiquettes nominales d'un dictionnaire n'ont plus aucun sens, elles travaillent à figer ce qui est liberté : on peut être tout ce que l'on veut, tout ce que l'on peut — et les références majeures de la culture queer sont les *Drag Queens* et *Drag Kings* et transgenres en tout genre. Le queer est « la matrice ouverte des possibilités, les écarts, les imbrications, les dissonances, les résonances, les défaillances ou les excès de sens quand les éléments constitutifs du genre et de la sexualité de quelqu'un ne sont pas contraints (ou ne peuvent l'être) à des significations monolithiques » (Sedgwick, 1998, p. 115). Le queer est donc une forme de pensée qui travaille à une déstabilisation permanente des repères identitaires, sans exception. Une forme de pensée qui semble, historiquement, vouloir réaliser le programme de Pierre Bourdieu, incitant les homosexuels à « se constituer en avant-garde, au moins sur le plan du travail théorique et de l'action symbolique », en « des mouvements politiques et scientifiques subversifs » (1998, p. 50).

Pourquoi tant de haine ?

Les critiques n'ont jamais épargné les adeptes du queer. Le numéro de *Rue Descartes* ne le cache pas. Leo Bersani, par exemple (1998a, pp. 92-98), estime que le queer « renonce à spécifier la sexualité dans laquelle la résistance est ancrée », et conduit à un « dégayement »

¹³. On reconnaît la leçon du Foucault de *La Volonté de savoir* ; voir Butler (1990), le texte fondateur. Pour une interrogation française contemporaine de la référence du « genre », dans une perspective politique, voir Ignasse & Welzer-Lang (2003).

qui fait le jeu de l'homophobie. De façon comparable, Arnaud Lerch met en garde contre les usages extrêmement dangereux que l'on peut avoir d'un mode de raisonnement aussi fuyant dans ses réfutations automatiques : « Le potentiel de dissémination de 'la théorie *queer*' aurait donc alors partie liée à l'apparente 'déshomosexualisation' des objets sur lesquels elle porte son analyse » (*in* Harvey & Le Brun-Cordier, 2003, p. 79). On peut lui faire le même reproche avec sa critique de la tendance essentialiste du féminisme (voir M. Klonaris & K. Thomadaki, *ibid.*, p. 87), qui se retournerait contre la cause des femmes en général. En somme le queer pourrait bien faire revenir les démons de l'universalisme, quoique, paradoxalement, en procédant « par écrasement des différences plutôt que par inclusion » (A. Lerch, *ibid.*)¹⁴.

Par ailleurs, et sur un plan plus abstrait et moins concrètement politique, en apparence, la théorie queer, fidèle à ses origines, a joué la carte du genre contre le sexe, faisant du genre le mécanisme même de la production de la différence sexuelle. « En décrivant la relation qui existe entre sexe et genre comme l'effet à la fois arbitraire et culturel d'un appareil discursif particulier, la théorie *queer* a eu tendance à fondre sexe et genre » (Preciado, 2001, p. 16), et, ainsi, à déssexualiser dangereusement le rapport au réel, se complaisant dans un certain immanentisme, commode pour les raisonnements intellectuels, mais plus dangereux sur le plan du vécu et de l'engagement¹⁵.

En fait, le problème du queer, qui semble (mal) vieillir pour certains¹⁶, et surtout qui semble avoir déçu, est celui de sa pragmatique¹⁷. « Entre l'expérience politique, qu'elle analyse sans y accéder vraiment, et l'expérience sexuelle qu'elle contourne rhétoriquement, la mouvance *queer* américaine circule d'un démon à l'autre, incapable de franchir le fossé qui la sépare de ses deux au-delà » (Cusset, *in* Harvey & Le Brun-Cordier, *ibid.*, p. 16). Le programme queer résumé par Robert Harvey & Pascal Le Brun-Cordier dans leur introduction (p. 3) est pourtant parfaitement clair dans ses intentions : par « une critique déconstructive de tous les essentialismes, des assignations identitaires normalisantes, des binarismes réducteurs [...] et de l'alignement génétique rigide », il s'agit de « *queeriser* les modes de pensée déterminés par un paradigme andro- et hétéro-centré ». Tout leur volume en fait foi : pour Beatriz Preciado (*in* Harvey & Le Brun-Cordier, *ibid.*, p. 83), il faut « *queeriser* les disciplines » à l'université, principalement « en subvertissant les normes qui régissent la

¹⁴. Voir la remarquable notice « Universalisme/Différentialisme » (D. Frioux), *in* Tin (2003).

¹⁵. « Les critiques *queer* de l'identité homosexuelle ont tendance à être des discours déssexualisants, des discours qui retirent le sexe de l'identité. [...] La préférence accordée à *queer* par rapport à gay est dans une large mesure due à l'indétermination sexuelle de son champ de référence » (Bersani, 1998b, pp. 67-68).

¹⁶. En 2000, G. Chauncey organisa à Chicago un colloque sur « l'avenir du passé queer ».

¹⁷. Pour un historique, rapide mais objectif, de la réception du queer, voir A. Lerch, *in* Harvey & Le Brun-Cordier, *ibid.*, p. 76.

division des enseignements ». Le travail de Marie-Hélène Bourcier (2001) est un exemple original en France : elle entend queeriser la réflexion générale sur le sexe, et en particulier la sémiologie de la pornographie, pour redonner à la femme la place de sujet politique actif que l'on continue à lui refuser¹⁸. Didier Eribon ricane : « 'Que faut-il queeriser ?' (selon l'affreux jargon qui s'est installé en France, et qui fait du *queer* un programme prescriptif, c'est-à-dire le contraire de l'imagination théorique), et ceci à l'infini, puisque la théorie en question, quand on lui met une majuscule, n'a d'autre mode d'existence que celui qui consiste, précisément, à commenter inlassablement ce qu'elle est et ce qu'elle signifie » (2003, p. 396)¹⁹. Et Jean Allouch (*in* Harvey & Le Brun-Cordier, *ibid.*, p. 97), plus lapidairement : « *queeriser* (va pour cet horrible mot), croire devoir le faire, est déjà avoir raté le *queer* ».

L'antagonisme gay *vs* queer, dont les options du dictionnaire d'Eribon, d'un côté, et les déclarations de principes de Robert Harvey, de l'autre, sont les reflets, se résume, très simplement, dans les deux déclarations suivantes. Eve Kosofsky Sedgwick (*in* Harvey & Le Brun-Cordier, *ibid.*, p. 63) voit « davantage de militantisme gay et lesbien traditionnel que de militantisme *queer* », ce qui est un aveu de renoncement par rapport à l'histoire de *Queer Nation*, quand Didier Eribon présente explicitement son *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes* comme « un manifeste » qui « milite pour une politique de la mémoire, une politique de l'histoire et un politique du savoir » (p. 17). En privilégiant l'instabilité permanente, et le devenir contre l'être, le queer condamne à une impossibilité de construire : il est donc peu utile politiquement, sinon comme force d'opposition systématique — simple exercice pour nantis protégés par leur repli universitaire ?

Le salut par les Lettres

Car, et nul ne peut l'ignorer, le grand terrain d'action du queer, ce n'est pas les associations sociales, mais les universités de Lettres. La *Queer Theory* est surtout *Queer Studies*, nées des commentaires de Foucault, Deleuze et Derrida dans les départements d'études françaises, et trouvant dans le corpus romanesque français des exemples privilégiés (voir L. Schehr, *in* Harvey & Le Brun-Cordier, *ibid.*, pp. 19-20)²⁰.

¹⁸. Son livre est l'exemple parfait d'un discours explicitement subversif sur le plan des codes, *et* très respectueux de la rhétorique de l'ouvrage savant, lequel doit rester bardé de notes de références intimidantes, *mais* rédigé avec une affectation dans la vulgarité langagière, d'une touchante naïveté. On pense à G. Dustan.

¹⁹. Idée également soutenue par Fl. Tamagne, *in* Harvey & Le Brun-Cordier, *ibid.*, p. 75.

²⁰. La théorie queer s'applique également à la sociologie (Seidman, 1996), mais de façon beaucoup plus marginale.

Depuis une douzaine d'années, les ouvrages se multiplient outre-Atlantique et outre-Manche, qui queerisent les textes, pour y traquer contradictions identitaires, erreurs, dérapages et lapsus en tout genre ; citons, entre autres, Sedgwick (1990) (1997), Schehr (1995), Fisher & Schehr (1997), Heathcote, Hughes & Williams (1998). Les réactions françaises à ces approches sont presque toujours hostiles, réunissant *Queer Studies*, *Gay and Lesbian Studies* dans une commune condamnation des *Gender Studies*, dont elles sont des sortes de sous-groupes. Ce que l'université française n'aime pas, c'est le démon du communautarisme, qui ne demande qu'à devenir « différentialisme ségrégationniste ou injonction à la différence » (Frioux, *in* Tin, 2003, p. 414)²¹ : « le lecteur français reste pantois devant le nombre de recherches qui, outre-Atlantique [...], passent les documents, les textes littéraires et les œuvres d'art au crible de la différence des sexes ou de l'opposition entre sexualité dominante et sexualités minoritaires, et qui risquent de retrouver dans leurs conclusions leurs hypothèses de départ. La recherche est [...] menacée par l'atomisation si chacun ne peut plus parler que de son point de vue sexué, racial, social, religieux, etc. » (Delon, 1998, p. 13) — on aimerait quand même savoir s'il est jamais possible de parler autrement que de son point de vue sexué, racial, etc...

Dans le meilleur des cas, ces différences de compréhension de l'exercice de *lecture* entraînent des débats passionnants, mais qui révèlent de profonds antagonismes de pensée, rendant un véritable dialogue très difficile. Voir la réponse avertie d'Antoine Compagnon (1997, pp. 133-134) à Eve Kosofsky Sedgwick (1990), à propos de Proust, dont l'analyse des contradictions des discours narratifs et romanesques de *la Recherche* (prétendre ne rien savoir sur l'homosexualité *et* tout en dire, faire de l'homosexualité une exception *et* un universel)²² conclut, malgré les dénégations, à la nature de « *closeted homosexual* » du narrateur proustien (*ibid.*, p. 223). Eve Sedgwick confond ainsi « fonction et existence, elle traite un personnage de roman, et, qui plus est, un narrateur, comme un 'voisin de palier', selon le bon mot de Lacan » (Compagnon, *ibid.*)²³. On peut, bien sûr, accuser toute réticence d'être une forme d'homophobie, mais le queer tourne alors un peu à vide, en un exercice de style facile, qui entretient, non sans démagogie, la confusion entre les différents repères du sensible.

En l'absence de traductions, il faut être reconnaissant à François Cusset (2002) de nous donner une synthèse en français, très représentative de ces approches queers de la

²¹. Sur l'hostilité de la France intellectuelle à l'égard des courants américains, sur la rhétorique de ces discours critiques, et leur origine, voir Roger (2002, pp. 529-575).

²². « Chapitre éblouissant » selon D. Eribon (2003, p. 184).

²³. Le débat vient d'être relancé par L. Adert (2003), en une discussion de la discussion.

littérature *made in USA* — pléonasme : le queer est américain, et ne se comprend que dans un contexte américain (voir Schehr, in Harvey & Le Brun-Cordier, *ibid.*). Il rappelle, d'ailleurs, ce que l'exemple de Proust ne disait pas, que les exemples de prédilection des lecteurs queers sont d'abord les corpus *a priori* insoupçonnables de toute ambiguïté. Voulant « dé-lire les classiques » en une « expérience lectrice », les *Queer Studies* pratiquent « cet art même du déplacement [...], l'art d'être où rien ne vous attend » (Cusset, *ibid.*, pp. 12-15). François Cusset présente et résume ainsi une vingtaine de travaux, plus ou moins surprenants — fort peu donc, quand il s'agit de Gide, Proust et Genet²⁴... On y découvre la vérité de l'attachement de Lancelot pour Galehout, on apprécie ce que Carla Freccero peut faire dire à trois syllabes de *Gargantua*, au mépris de la plus élémentaire histoire de la langue (« virée vers » comme « redoublement phonétique du vit »), on médite sur la mélancolie du duc de Nemours et sur la pâleur d'Adolphe, etc. L'approche est résolument synchronique, et ce choix assumé de l'ahistoricité de l'herméneutique queer est une autre grande incompatibilité avec la responsabilité historique gay.

En dépit de la provocation un peu naïve des thèses, accentuée par le propre style de François Cusset, qui file ironiquement les métaphores corporelles métatextualisantes et simplifie passablement les approches, ne négligeons pas la valeur profondément *politique* de cette queerisation 1) des textes canoniques de la culture hétérosexuelle ; 2) des approches scientifiques toujours intimidantes. Louis-Georges Tin (in Tin, 2003, pp. 268-269) rappelle toute la lourde tradition des analyses visant à réduire la dimension homosexuelle de certaines œuvres. Réaction ? les *Queer Critics*, qui voient de l'homosexualité partout, seraient une juste revanche : des siècles de répression peuvent bien faire admettre quelques années de libération jubilatoire.

Plus queer que les queers ?

Soit, mais à condition que cela ne tourne pas au numéro de cirque visant à sortir un lapin blanc de n'importe quel chapeau. Quel est l'intérêt politique de trouver de l'homosexualité dans *Le Cousin Pons* ? L'amitié non homoérotique existe aussi. « Mais, habitué à lire entre les lignes pour deviner des amours qui n'osent pas toujours se dire, le public homosexuel a parfois tendance à surévaluer la composante homosexuelle de telle ou telle œuvre » (Tin, 2000, p. 240). Cette analyse du *Cousin Pons* est due à Michael Lucey (in Sedgwick, 1997) : elle est rappelée par François Cusset (*ibid.*, pp. 128-133), mais est l'une

²⁴. Queer Genet ? Cela tient de l'évidence pour A. Lerch (in Harvey & Le Brun-Cordier, *ibid.*, p. 77), et du ridicule pour D. Eribon (2003, p. 397).

des très rares études queers à avoir été traduite en français (1998), tout simplement parce que son idée servait les débats sur le pacs qui commençaient à se développer. En effet, Lucey y explique que le « couple » Pons/Schmucke est condamné à mort par la société bourgeoise afin que celle-ci puisse détourner l'héritage du vieux collectionneur, qui ne doit pas sortir de la cellule familiale. Malgré la mort et l'échec de la résistance des deux hommes, ce long roman aurait permis à Balzac de suggérer « avec une ironie cinglante, d'intrigue en intrication, ce que serait une société où l'on léguerait ses richesses à ses tendres amis du même sexe, au mépris du sang, de la famille, des bienséances et du coût profitable. Ce qu'elle serait ? Une société *queer* » (Cusset, *ibid.*, p. 133).

Michael Lucey, lecteur attentif, n'a aucun mal à repérer la frustration sexuelle de Pons : celle-ci est explicitée par sa laideur et sa compensation orale par la gourmandise. Faut-il en conclure à « l'homosexualité de Pons » (Lucey, *ibid.*, p. 51) ? Pareille lecture, qui réunit quelques comparaisons et métaphores dans un sens univoque, quoique subversif, se révèle anti-balzacienne en ce qu'elle est proposition d'*un sens* pour une énonciation qui place sa valeur, non dans la signification des énoncés, mais dans leur combinaison ambiguë, dans leur acceptabilité. Elle ne tient pas compte des contradictions qui travaillent à rendre oiseuse cette lecture même, précisément envisagée par Balzac lui-même, d'ailleurs, aussi bien que toutes les autres, comme lecture visant à assigner une identité nommable pour un référent identitaire hors-catégories normées. Ce faisant, elle privilégie la (fausse) valeur d'une subversion systématique, qui peut toujours être elle-même inversée, quand le devoir d'une vraie responsabilité de déstabilisation queer est certainement d'abord dans une capacité de *résistance* au nommable. En somme, et soit dit sans malice, il est permis de trouver que cette volonté d'identifier, de nommer, de ramener à une identité, certes poétiquement marginale mais bien précise, est elle-même fort peu queer dans sa démarche et sa motivation²⁵. Balzac, qui laisse savamment planer tous les doutes et tous les possibles, est plus queer que Michael Lucey.

Le style, c'est le queer

Mais, à la limite, peu importe. La pensée queer se moque bien de savoir qui a tort et qui a raison — on revient alors à des enjeux de pouvoirs et d'institutions. C'est là, sans doute,

²⁵. Une démarche que rejette entièrement L. Schehr, dans une autre étude en français sur Balzac (1998, p. 141) — Balzac est l'un des auteurs favoris des *Queers Critics* (Cusset, *ibid.*, pp. 122-123) : « Je ne propose pas de lecture à la découverte de l'homosexualité dans chaque scène, dans chaque personnage. Je dis par contre que la structure du monde balzacien, qui dépend d'une économie de reproduction, est toujours déjà faussée, traduite ou travestie dans son altérité. [...] Paris, nous dit Balzac, est un océan, jetez-y la sonde [...], cette sonde est toujours *queer* ».

un réflexe de gay militant. La pensée queer veut imposer le droit et le devoir de déconstruire toutes les identités sémantisables en termes de classes, de familles, de repères. Les *idées* queers comptent finalement moins que le *style* imposé par cette pensée — on a souvent l'impression, en lisant Lawrence Schehr par exemple (1995) d'avoir affaire à quelqu'un qui vous nargue, vous attendant au virage si vous avez le mauvais goût gay ou homosexuel de le prendre au sérieux... Comme l'explique lumineusement François Cusset (*ibid.*, p. 17), en cela très proche du Roland Barthes préfacier de Renaud Camus, « l'homosexualité, vocable surchargé, n'est pas ici un objet mais tout au plus un style, moins une série de thèmes que la mobilité qui les agite tous ». La lecture du numéro de *Rue Descartes* va, à cet égard, de surprise en surprise : les contributeurs se régalaient de formules peu académiques, d'une langue néologique et d'un rejet de toute rhétorique attendue par l'exercice de l'article savant. Il faut queeriser la langue et le style de la science.

S'impose ainsi, au-delà des agacements et des narcissismes, l'évidence d'une *présence*. Dans les discours, et dans les pratiques des discours — on retrouve la culture gay, mais l'a-t-on jamais vraiment quittée, en dépit des polémiques de groupes ? Les queers sont d'abord des stylistes, qui cherchent à imposer comme style de vie, collectif et référentiel, des choix intellectuels. Dans le cadre de l'institution, on peut, certes, leur reprocher de rester dans les jeux de mots (voir Harvey), mais leurs propositions peuvent déboucher sur des usages du vécu singularisants, verbaux ou non verbaux. On a évoqué la question de la langue gay, comme un sociolecte précis ; tout comme un corps peut être transformé, modifié, le sociolecte gay peut lui-même être subverti et modifié, de l'intérieur, par ceux qui en connaissent les codes, dans un but parodique par exemple — voir les récits d'Armistead Maupin. La question de la langue est la grande limite, on l'a vu, du *Dictionnaire* de Didier Eribon, mais il y a un objet encore plus difficile d'approche, celui du style gay.

En conclusion d'une étude sur la littérature homosexuelle, Louis-Georges Tin note, laconiquement : « Reste à examiner la délicate question du style des œuvres homosexuelles » (2000, p. 249). Suivent deux pages embarrassées qui valorisent l'originalité d'un style gracieux (genre Cocteau), parallèle à un style cru (genre Dustan), pour insister sur l'importance du « style camp », traduction d'un « détachement suprême, fait d'ironie désinvolte ou de sagesse antique » (*ibid.*, p. 251)²⁶. On a l'impression de revenir à la psychologie des styles de Morier (1959), et à son pointage des isomorphismes de la langue et des personnalités. Tant que l'on continuera à réduire la question du style à la littérature, et la

²⁶. Les écrivains réunis par P. Salducci (1999) ne se privent pas de parler de l'importance du style quand on veut « écrire gai », mais aucun n'a une véritable idée sur la question.

stylistique, comme étude du style, à une analyse linguistique, les questions les plus importantes resteront impossibles. Le choix des objets de discours, pour ne même pas parler des sujets, est déjà une affaire de style : écart contre l'hétéronormativité romanesque, raconter une histoire d'amour entre deux hommes est un choix stylistique de premier niveau, le plus radical. Sur cette base, tous les phénomènes énonciatifs de singularisation, individuelle ou collective, sont possibles.

La littérature gay n'est qu'un discours, parmi bien d'autres discours gays, et certainement pas le plus libre. Le style gay, que les queers veulent outrer et violer, renvoie, plus largement, à toute une disposition de l'existence, une manière d'être, une morale, en somme. Il en est de plusieurs registres. On pense aux déclarations d'Alain Kinkielkraut, dictées par son homophobie, sur « la discrétion homosexuelle » comme art de vivre, le goût et le savoir-faire de la dissimulation, etc.²⁷ : il y a là, incontestablement, perception d'un style de vie, feutré. À l'inverse, il y a la tendance « folle flamboyante », qui multiplie les provocations pour imposer la qualité d'un être-au-monde intempestif. Entre autres stéréotypes. La question est encore plus large que celle de la subculture des vêtements, des maquillages. On a beaucoup (trop) dit que les gays avaient un usage des plaisirs très libre, dans une réinvention permanente des repères, des signes et des codes. À cet égard, il faut comprendre que les pratiques sexuelles relèvent également de choix stylistiques, qui participent, entre autres actants, du style de vie de chacun, construit ou subi. Les queers prétendent saper les structures culturelles et subculturelles de référence, en une réinvention permanente des identités et de leurs supports sémiotisables par des discours d'insurrection. Leur morale (stylistique : pléonasme) cherche, en cela aussi, à passer pour une éthique (politique : autre pléonasme).

Le développement d'un paradigme homosexuel, gay et queer, dans le monde de la recherche scientifique française, et sa prise en charge par les grands éditeurs généralistes, résultat d'un travail de maturation d'une vingtaine d'années, témoigne d'un authentique changement dans les mentalités et les points de vue sur les identités. Souhaitons que ce changement, qui est une école de responsabilisation pour certains, soit vécu par tous comme une chance. Une chance qui pourrait nous permettre d'apprendre à assumer les risques de l'incertitude, dans le respect sincère des différentialismes. Et à rappeler les valeurs politiques, voire civiques, du style.

²⁷. Voir *in* Tin (2003, p. 130).

Références bibliographiques :

- ADERT, Laurent (2003) : « L'insexualité du poète. Proust et la différence des sexes », *Poétique*, Paris, n° 136, pp. 387-403.
- BERSANI, Leo (1998a) : *Homos. Repenser l'identité*, trad. fr. (Chr. Marouby), Paris, Odile-Jacob.
- BERSANI, Leo (1998b) : « Trahisons gaies », trad. fr. (Chr. Marouby), in D. Eribon (éd.), *op. cit.*, pp. 65-72.
- BONNET, Jean-Claude (2000) : « Des mots pour le dire », *Critique*, Paris, n° 637-638, pp. 581-593.
- BOURCIER, Marie-Hélène (2000) : « Foucault et après, théories et politiques *queer*. Entre contre-pratiques discursives et politiques de la performativité », in D. Welzer-Lang (éd.), *op. cit.*, pp. 171-186.
- BOURCIER, Marie-Hélène (2001) : *Queer zones. Politiques des identités sexuelles, des représentations et des savoirs*, Paris, Balland.
- BOURDIEU, Pierre (1998) : « Quelques réflexions sur la question gay et lesbienne », in D. Eribon (éd.), *op. cit.*, pp. 45-50.
- BUSSCHER, Pierre-Olivier de (2002) : « Transformations du champ de l'homosexualité en France, 1989-1998 », in L. Cairns (éd.), *op. cit.*, pp. 99-110.
- BUTLER, Judith (1990) : *Gender Trouble. Feminism and the Subversion of Identity*, New York, Routledge.
- CAIRNS, Lucille (éd.) (2002) : *Gay and Lesbian Cultures in France*, Oxford-Bern-Berlin-Bruxelles-Frankfurt-New York-Wien, Peter-Lang.
- CASTARÈDE, Marie-France (2002) : *Les Vocalises de la passion. Psychanalyse de l'opéra*, Paris, Armand-Colin.
- CHAUNCEY, George (2003) : *Gay New York. 1 (1890-1940)*, trad. fr. (D. Eribon), Paris, Fayard.
- CLÉMENT, Catherine (1979) : *L'Opéra ou la défaite des femmes*, Paris, Grasset.
- COMPAGNON, Antoine (1997) : « La dernière victime du narrateur », *Critique*, Paris, n° 598, pp. 131-146.
- CUSSET, François (2002) : *Queer critics. La littérature française déshabillée par ses homolecteurs*, Paris, PUF.
- DELON, Michel (1998) : « Présentation », *Dix-huitième siècle*, Paris, n° 30 [*Bilans et perspectives de la recherche*], pp. 7-15.
- DOVER, Kenneth J. (1982) : *Homosexualité grecque*, trad. fr. (S. Saïd), Claix, La Pensée sauvage.
- ERIBON, Didier (éd.) (1998) : *Les Études gay et lesbiennes*, Paris, Éditions du Centre Pompidou.
- ERIBON, Didier (1999) : *Réflexions sur la question gay*, Paris, Fayard.
- ERIBON, Didier (éd.) (2003) : *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, Paris, Larousse.
- FASSIN, Éric (2002) : « Genre et sexualité : des langages de pouvoir », *Histoire & sociétés*, Paris, n° 3, pp. 60-64.
- FERNANDEZ, Dominique (1989) : *Le Rapt de Ganymède*, Paris, Grasset.
- FISHER, Dominique, & SCHEHR, Lawrence R. (éd.) (1997) : *Articulations of Difference. Gender Studies and Writing in French*, Stanford, Stanford University Press.

- HALPERIN, David (2002) : « Comment faire l'histoire de l'homosexualité masculine ? », trad. fr. (A. Lerch), *Histoire & sociétés*, Paris, n° 3, pp. 22-38.
- HARVEY, Robert, & LE BRUN-CORDIER, Pascal (éd.) (2003) : *Rue Descartes*, Paris, n° 40 [*Queer : repenser les identités*].
- HEATHCOTE, Owen, HUGHES, Alex, & WILLIAMS, James S. (éd.) (1998) : *Gay Signatures. Gay and Lesbian Theory, Fiction and Film in France, 1945-1995*, Oxford-New York, Berg.
- IGNASSE, Gérard, & WELZER-LANG, Daniel (éd.) (2003) : *Genre et sexualités*, Paris-Budapest-Torino, L'Harmattan.
- KOESTENBAUM, Wayne (1993) : *The Queen's Throat. Opera, Homosexuality and the Mystery of Desire*, New York, Poseidon Press.
- LELAIT, David (1998) : *Gayculture. Codes, looks, idoles, humour, modes de vie, sens de la fête... revendications et attentes*, Paris, Anne-Carrière.
- LUCEY, Michael (1998) : « Drôles de cousins », trad. fr. (Chr. Marouby), *Actes de la recherche en sciences sociales*, Paris, n° 125 [*Homosexualités*], pp. 50-62.
- MARTEL, Frédéric (2000) : *Le Rose et le noir. Les homosexuels en France depuis 1968*, Paris, Seuil.
- MAURIÈS, Patrick (éd.) (1998) : *Les Gays savoirs*, Paris, Gallimard/Le Promeneur & Éditions du Centre Pompidou.
- McCOURT, James (2003) : *Queer Street. Rise and Fall of an American Culture, 1947-1985 : Excursions in the Mind of the Life*, New York, Norton & Company.
- MÉNARD, Emmanuel (2002) : *Il n'est jamais trop tard pour parler d'homosexualité*, Paris, La Martinière.
- MORIER, Henri (1959) : *La Psychologie des styles*, Genève, Georg & Cie.
- POVERT, Lionel (1994) : *Dictionnaire gay*, Paris, Jacques-Grancher.
- PRECIADO, Beatriz (2001) : « Préface », in M.-H. Bourcier, *op. cit.*, pp. 11-18.
- RAMBACH, Anne & Marine (2003) : *La Culture gaie et lesbienne*, Paris, Fayard.
- ROGER, Philippe (2002) : *L'Ennemi américain. Généalogie de l'antiaméricanisme français*, Paris, Seuil.
- SALDUCCI, Pierre (éd.) (1999) : *Écrire gai*, Montréal, Stanké.
- SCHEHR, Lawrence R. (1995) : *Alcibiades at the Door. Gay Discourses in French Literature*, Stanford, Stanford University Press.
- SCHEHR, Lawrence R. (1998) : « Homo-Diégèse », in R. Mahieu & Fr. Schuerewegen (éd.), *Balzac ou la tentation de l'impossible*, Paris, SEDES, pp. 135-141.
- SEDGWICK, Eve Kosofsky (1990) : *Epistemology of the Closet*, Berkeley, University of California Press.
- SEDGWICK, Eve Kosofsky (éd.) (1997) : *Novel Gazing : Queer Readings in Fiction*, Durham, Duke University Press.
- SEDGWICK, Eve Kosofsky (1998) : « Construire des significations queer », trad. fr. (D. Eribon), in D. Eribon (éd.), *op. cit.*, pp. 109-116.
- SEIDMAN, Steven (éd.) (1996) : *Queer Theory, Sociology*, Cambridge-Oxford, Blackwell Publications.
- SIOUFFI, Gilles (1998) : « Les homos parlent-ils comme les hommes ou comme les femmes ? », in P. Mauriès (éd.), *op. cit.*, pp. 211-225.
- SIOUFFI, Gilles (2000) : « Identité, aliénation, langage », in L.-G. Tin & G. Pastre (éd.), *op. cit.*, pp. 214-231.
- TAMAGNE, Florence (2001) : *Mauvais genre ? Une histoire des représentations de l'homosexualité*, Paris, La Martinière.
- TIN, Louis-Georges, & PASTRE, Geneviève (éd.) (2000) : *Homosexualités : expression/répression*, Paris, Stock.

TIN, Louis-Georges (2000) : « La littérature homosexuelle en question », in L.-G. Tin & G. Pastre (éd.), *op. cit.*, pp. 232-253.

TIN, Louis-Georges (éd.) (2003) : *Dictionnaire de l'homophobie*, Paris, PUF.

WELZER-LANG, Daniel (éd.) (2000) : *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, PUM.

Éric BORDAS